

reau du journal.

gagerait
nes garçons émancipés
re dès le début. Se présen-
TAILLER. à Broc.

ARICES
ES - PHLEBITES
jambes ouvertes

SON ASSURÉE

par le
riqueux 1 fr. la boîte
avec la
antivariq. 1.50 le pot.
nte exclusive :

NHABER droguiste
diplômé
Tour-Maîtresse. Genève.

VENDRE

agots noirs de sapin et
à domicile si on le désire.
I. GREMAUD, sieur, au

les Fils
est Glasson
BULLE

lus hauts prix cuirs et
es, écorce de sapin.
de
jeune fille
toute confiance, propre et in-
aider au ménage et au caté.
la fame CARDINAUX, les
Montreux.

VENDRE :
ne bonne jument de 4
rs, race des Franches-Monta-
nes, sage, excellente pour la
vite et le trait.
Clement PERRAUD, à La

té de Leckerlis
E BULLE
de première qualité
toujours fraîche
e de 10 douzaines.
Ch. Messerli.

is chimiques
X RÉDUITS
nce agricole
arras, Bulle.
é sous le contrôle des stations
is agricoles

illeurs CAFÉS
souvent fraîchement
chaque semaine.
re depuis 80 et.
rt depuis 65 et.
ouis Treyvaud
rand Rue, Bulle.
nde le café est moulu
nt. [67]

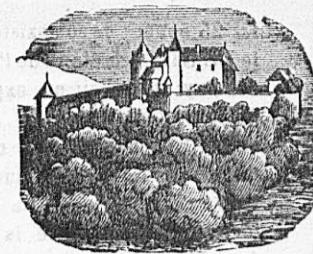
l louer
es, un appartement ou
pièces et dépendances.
J. Gretener.

e fourragère
ulage, son
aranti pur blé)
aux de sésame,
, Mais et Orge.
ortation directe.
Bindschedler, Berne
mmerce en gros
sison de contrôle.

DEMANDE
i maréchal chez M. G.
maréchal, Bourguillon.



LA GRUYÈRE



ABONNEMENTS

Suisse . .	1 an, Fr. 4.50
> . .	6 mois, > 2.50
Stranger . .	1 an, > 9.—
> . .	6 mois > 5.—
	payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les
bureaux de poste.

JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant le mercredi et le samedi.

Supplément bimensuel gratuit : "L'ÉCHO LITTÉRAIRE."

Imprimerie et Administration : Rue du Tir 131, Bulle.

HORAIRE D'HIVER : BULLE, dép. 6⁰⁷ 10⁰⁰ 2⁸⁸ 5⁰⁵ 8⁴⁷ — BULLE, arr. 8⁵⁵ 12⁸⁵ 4²⁵ 8²⁵ 10⁰²

ANNONCES

District de la Gruyère: une seule insertion, 15 c.; annonces répétées, 10 c. Canton et Suisse, 15 c. Etranger, 20 c. la ligne ou son espace. Réclames : Suisse, 30 cent. Etranger, 40 c. la ligne. S'adr. à l'Agence de publicité Haaserstein et Vo- gler, Grand'rue 29, à Bulle. ou à l'Impr. de *La Gruyère*.

BULLE, le 19 février 1907.

Lettre ouverte

au Rédacteur du journal

« Le Messager ».

Genève, le 14 février 1907.

Monsieur le Rédacteur.

Il est un procédé de polémique dont vous usez avec un art parfait et qui a dû, plus d'une fois, vous réussir: c'est celui qui consiste, lorsque l'adversaire devient pressant et que les bonnes raisons font défaut, à détourner la discussion et à prendre l'offensive. L'adversaire, attaqué à son tour, ne songe plus qu'à se défendre, et arrive à perdre de vue le point de départ de la discussion.

Vous illustrez le système avec un bonheur d'expression, un choix de pensées délicates, que je m'en voudrais de passer sous silence.

Je m'étais permis de déplorer, avec nombre de citoyens suisses, le régime électoral fribourgeois, les injustices monstrueuses qui en résultent. Vous me répondez en substance: Farceur, balaye devant ta porte, vois ce qui se passe à Genève. Voleur d'églises. Persécuteur de prêtres. Comment ont-ils été traités les catholiques genevois par ton parti, ô donneur de conseils? Crocodile, fausses larmer....

D'aucuns pourraient trouver que votre réponse manque d'à-propos. Elle ne manque pas, en tous cas, de saveur. Il est vraiment délicieux d'avoir affaire

avec des gens bien élevés. Nos gamins chantent dans les rues:

... Bien qu'en voyant son habit militaire, J'ai reconnu que c'était un soldat.

Ah, ah, ah!

Moi, Monsieur, j'ai tout de suite reconnu que vous avez dû consacrer un temps énorme à vous inspirer des règles de la civilité puérile et honnête. Mais, dites-moi je vous prie, votre éducation très soignée me permettant de penser que vous n'avez pas dû nous rencontrer dans les mêmes salons, pouvez-vous m'expliquer ce qui me vaut la grâce d'être tatoyé par vous?

Cette marque de familiarité me touche plus que ne m'émeut vos amicales tirades. Je suis tout prêt à discuter avec vous de ce qui se passe à Genève et à vous montrer cette vérité, claire comme l'eau d'Albeuve, que nous n'avons cessé de soumettre les catholiques comme les protestants au régime de droit commun.

Mais la question n'est pas là. Je ne veux pas m'en écarter, malgré vos invités à me laisser égarer dans les petits chemins de traverse.

J'ai parlé du régime électoral fribourgeois; j'ai dit qu'il était injuste; j'ai dit à mes amis radicaux du canton de Fribourg, qu'ils avaient raison de vouloir et de prêcher l'extension des droits populaires. Je voudrais, si vous le permettez, m'en tenir là et vous poser une première question:

Trouvez-vous juste que 16.000 citoyens puissent élire 16 députés, tan-

du secret douloureux — ridicule, si vous voulez — que vous avez surpris.

Si grand que soit son aplomb, l'agent de la sûreté fait quelque peu décontentance et essaie de protester.

Oui, interrompit le père Plantat, votre surprenant génie d'investigations vous a conduit à la vérité. Mais vous ne savez pas tout, et maintenant encore, je me tairais si les raisons qui me commandaient le silence n'avaient cessé d'exister.

Il ouvrit le tiroir à secret d'un bureau de vieux chêne placé près de la cheminée, et en sortit un dossier assez volumineux qu'il déposa sur la table.

— Voici quatre ans, reprit-il, que jour par jour, je devrais dire: heure par heure, je suis les phases diverses du drame affreux qui, cette nuit, au Valfennu, s'est déroulé dans le sang. Dans le principe, ce fut curiosité pure d'ancien avoué découvert. Plus tard, j'espérais sauver l'existence et l'honneur d'une personne bien chère.

Pourquoi je n'ai rien dit de mes dénonciations? C'est, messieurs, le secret de ma conscience, elle ne me reproche rien. Et d'ailleurs, hier encore, je fermais les yeux à l'é-

dis que 7.000 citoyens n'en pourront élire que 7?

Vous prouverez difficilement qu'il y a là une proportion équitable, et l'expression vraie de la volonté populaire.

Et, cependant, c'est ce que vous avez fait admettre dans le canton de Fribourg.

Vous dites, Monsieur, que le peuple fribourgeois a parlé. Êtes-vous bien certain qu'il a parlé librement? M'avouerez-vous que votre géographie électorale est bien savante? Êtes-vous sûr que les attaches et les intérêts particuliers n'ont joué aucun rôle? Ceux

qui se disent bien renseignés sur les faits, les choses et les personnes de votre canton disent que ce qui s'est passé chez vous aux dernières élections est *indigne*. Le mot est sorti de la bouche d'un bon conservateur genevois. Il est peut-être un peu gros. Mais le résultat palpable est là: 7000 électeurs, qui devraient avoir, en toute justice, le tiers au moins de la représentation au Grand Conseil, n'en ont que le 6%!

Vous trouvez que c'est parfait, soit! Mais vous m'avez pris, en outre, à partie parce que j'ai applaudi des deux mains à l'initiative des radicaux fribourgeois de mener une grande bataille pour obtenir l'extension de droits populaires.

Et voilà la deuxième question que je vous pose:

Êtes-vous l'adversaire de ces droits? Ne trouvez-vous pas le peuple fribourgeois assez intelligent pour nommer

vérité, il m'a fallu le brutal témoignage du fait...

Le jour était venu. Dans les allées du jardin, les merles échangent couraient en sifflant. Le pavé de la route d'Evry sonnait sous le sabot des attelages matinaux se rendant aux champs. Aucun bruit ne troubloit le morne silence de la bibliothèque, aucun, sinon le bruissement des feuilles de papier que tournoiait le vieux juge de paix et de temps à autre une plainte du rebouteux qui, enfermé dans le cabinet noir, souffrait et geignait.

— Avant de commencer, dit le père Plantat, je devrais, messieurs, consulter vos forces, voici vingt-quatre heures que nous sommes debout... Mais le docteur et l'agent de la sûreté protestèrent qu'ils n'avaient nul besoin de repos. La fièvre de la curiosité avait chassé la lassitude. Enfin, ils allaient avoir le mot de cette sanglante énigme.

— Soit, reprit le juge de paix, alors écoutez moi.

XII

A vingt-six ans, le comte Hector de Trémorel était le modèle achevé, le parfait

ui-même son gouvernement et ses juges, pour stimuler le zèle législatif de ses représentants sous la forme de l'initiative, pour exercer son contrôle ou son veto sous forme de référendum?

N'allez pas me répondre en me demandant des nouvelles de Genève, de la Chine ou du Kamtchatka. Je vous préviens que si, au cours d'une promenade, il m'arrive parfois de cueillir des fleurs en route (je lierai en bouquet celles que vous voudrez bien m'offrir) je ne me laisse jamais écarter de mon chemin.

Veuillez croire, Monsieur et cher *Messager*... boiteux, au désir sincère que j'ai de vous voir avancer rapidement dans la voie du progrès. Mais vous en êtes encore bien loin.

C. Hy.

NOUVELLES SUISSES

Les agriculteurs suisses à Zurich.

— Le banquet commémoratif du 25^e anniversaire de fondation de la Société des Agriculteurs Suisses a réuni environ 150 participants. Le gouvernement zurichois avait délégué MM. Kern et Naegeli; M. le conseiller fédéral Deucher a envoyé un télégramme de félicitations. De nombreux toasts ont été portés, en rappelant le souvenir des fondateurs et des bienfaiteurs de la société.

Au cours de l'assemblée qui a suivi, le professeur Dr Kremer a fait un exposé intéressant de la Société durant

idéal du gentilhomme vivant, tel qu'il peut l'être à notre époque, inutile à soi et aux autres, nuisible même, semblant mis sur terre expressément pour Jonir aux dépens de tout et de tous.

Jeune, très noble, élégant, riche à millions, donné d'une santé de fer, ce dernier descendant d'une grande race, gaspillant le plus follement, d'anciens disaient le plus indignement du monde, et sa jeunesse et son patrimoine.

Il est vrai, qu'à ces exées de tous les genres, il avait conquis une magnifique et peu enviable célébrité.

On citait ses écrits, ses équipages, ses gens, son mobilier, ses chiens, ses maîtresses.

Ses chevaux de rebut faisaient encore prime, et une drôlerie distinguée par lui acquérira aussitôt une valeur plus grande, comme un effet de commerce sur lequel tomberait la signature de M. de Rothschild.

N'allez pas croire au moins que ce jeune homme fut né mauvais! Il avait en du cœur et même de généreuses idées, autrefois, à vingt ans. Six années de bonheur malsain l'avaient gâté jusqu'à la moelle.

Vaniteux jusqu'à la folie, il était prêt à

les 25 années de son existence. Puis M. le Dr. Laur, secrétaire de l'Union Suisse des Paysans, a fait un exposé détaillé du développement de l'agriculture suisse depuis 1880. En considération des services qu'il a rendus à l'agriculture suisse, M. Laur a été nommé membre d'honneur de la Société des Agriculteurs Suisses.

La Suisse et le Maroc. — Suivant le *Bund*, le Conseil fédéral aurait décidé dans sa dernière séance d'adresser un message à l'Assemblée fédérale sur ce qui concerne la Banque d'Etat marocaine et de lui proposer la ratification de l'entente avec l'Espagne relative à la juridiction prévue par l'acte d'Algésiras.

Le Conseil proposera en outre de charger le Tribunal fédéral de cette juridiction et de l'autoriser à élaborer le règlement y relatif.

Militaire. — Le comité central de la Société suisse des officiers d'administration vient d'adresser au Département militaire une pétition couverte de 407 signatures, insistant auprès du chef du Département pour qu'il fasse valoir son influence en faveur du rétablissement, dans le projet d'organisation militaire, des dispositions du Conseil fédéral, relatives aux écoles de quartiers-maîtres et fourriers, c'est à dire du maintien de la durée de cette école à trente jours et de l'obligation pour les quartiers-maîtres nouvellement brevetés, de faire une école de recrues.

Valais — Une avalanche. — Une avalanche a détruit un chalet près de Moërel, samedi il y dix jours. Le chalet était habité par un père, sa femme et son garçon. Lorsque l'avalanche s'est produite, la mère et l'enfant seuls étaient au logis. En rentrant chez lui tard dans la soirée, le père s'aperçut du malheur. Il redescendit à Moërel et revint, dans la nuit, avec une équipe d'hommes de bonne volonté qui lui aida à déblayer la neige. La toiture du chalet avait été enfouie ; la mère et l'enfant avaient pu se refugier dans l'étable dont le toit n'avait pas cédu ; ils avaient ainsi échappé à une mort certaine.

Lucerne. — Décès. — La nuit dernière est mort subitement à Lucerne, des suites d'une maladie de

tout pour garder sa famosité. Il avait l'égoïme farouche et terrible de quiconque n'a jamais eu à s'occuper que de soi et n'a jamais souffert. Enivré jusqu'au vomissement des plates flagorneries de soi-disants amis qu'attirait son argent, il s'admirait en conscience, prenant pour de l'esprit son cynisme brutal, et pour du caractère son superbe dédain de toute morale, son manque absolu de principes et son scepticisme idiot.

Et faible, avec cela. Ayant des caprices, jamais une volonté. Faible comme l'enfant, comme la femme, comme la fille.

On retrouve sa biographie dans tous les petits journaux du moment, qui colportaient à l'envi les mots qu'il faisait ou qu'il aurait pu faire à ses heures de loisir.

Ses moindres faits et gestes sont relatés. Un nuit, souvant au café de Paris, il jette toute la vaisselle par la fenêtre ; c'est mille louis qu'il en coûte. Bravo ! Le lendemain, après boire, il fait scandale avec une drôlerie dans une loge d'avant-scène, et il faut l'intervention du commissaire de police. On n'est pas plus régénérée.

Un matin, Paris-badand apprend avec

cœur, M. le Dr Bucher, conseiller national. Le défunt était âgé de 46 ans. Il appartenait au groupe radical-démocratique.

A L'ÉTRANGER

Italie. — Mort de Carducci. — Josué Carducci, l'illustre poète qu'on appelait volontiers le Victor Hugo de l'Italie, est mort vendredi à Bologne, d'une inflammation pulmonnaire, suite d'influenza. Depuis deux jours les forces s'affaiblissaient rapidement et les médecins avaient perdu tout espoir. A la Chambre, vendredi matin, des députés de tous les partis avaient manifesté leurs vœux pour le retour à la santé du grand écrivain et le ministère avait télégraphié au nom du Parlement à la famille du malade ; mais, dans la soirée, la nouvelle de la mort parvenait à Rome et y causait un vif chagrin.

Né en 1836, à Vat del Castello, où son père était médecin, Carducci fit des études de littérature et entra dans l'enseignement. Pendant quarante ans, il professa dans les lycées, à Pistoia, à Arezzo, jusqu'au jour où l'on créa pour lui une chaire à l'université de Bologne. Il fit, à vingt-deux ans, avec son premier volume de vers, un début honorable : l'ouvrage a été réimprimé depuis sous le titre de *Juvenilia*. Impatient, Carducci résolu de frapper un grand coup et publia, sous le pseudonyme d'Onofrio Romano, le fameux *Hymne à Satan*.

Il en convenait lui-même : ce n'était point un chef-d'œuvre, mais, dans une forme lyrique assez déclamatoire, une suite de variations sur un thème boudoirien : Satan exalté comme le bienfaiteur de l'humanité et le prince des joies défendues. Néanmoins, l'audace parut inovis, et le scandale fut grand. Pour mieux affirmer son paganisme, Carducci à cette époque, datait ses poèmes non pas de l'ère chrétienne, mais de la fondation de Rome.

Il y avait là, sans doute, quelque chose de plus intéressant qu'une affectation puérile d'impiété : l'indice de ce grand amour pour les antiquités nationales qui est l'essence et la caractéristique du talent de Carducci, le plus classique peut-être de toute la poésie italienne après Foscolo.

stupeur qu'il s'enfonce en Italie avec la femme du banquier X..., une mère de famille de dix-neuf ans.

Il se bat en duel et blesse son adversaire. Quel courage ! La semaine suivante, c'est lui qui reçoit un coup d'épée. C'est un héros !

Une fois, il va à Bade et fait sauter la banque. Une autre fois, après une séance de jeu de soixante heures, il réussit à perdre 12,000 francs contre un prince russe.

Il est de ces esprits que le succès exalte, qui convoitent les applaudissements, mais qui jamais ne s'inquiètent de la nature de ceux qu'ils obtiennent. Le comte Hector était un peu plus que ravi du bruit qu'il faisait par le monde. Avoir sans cesse son nom ou ses initiales dans les bulletins du *Monde parisien* lui paraissait le comble de l'honneur et de la gloire.

Il n'en laissait rien paraître toutefois, et même avec une désinvolture charmante, il disait après chaque nouvelle aventure :

— Ne cessera-t-on jamais de s'occuper de moi ?

(A suivre.)

Après, ce furent les *Odes et Epodes*, *Levia-Gravia* et les *Odes barbares*, qui ont répandu son nom dans l'Europe lettrée ; celles-ci sont écrites d'après les mêmes règles que celles d'Horace, jadis chantées par les chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons.

Pendant 30 ans, Carducci a enseigné la littérature italienne aux étudiants de Bologne. En 1890, il fut nommé sénateur à vie. Resté sans fortune, il allait être obligé de vendre sa bibliothèque, quand la reine-mère Marguerite, renouvelant le beau geste de Catherine II pour Diderot, lui acheta en bloc tous ses livres et manuscrits et lui en laissa la jouissance, sa vie durant. Carducci, le républicain, fut touché profondément de la noblesse de cette action et dédia à la reine une de ses odes les plus belles, qui débute ainsi :

« Telle la blanche étoile de Vénus, en l'avril nouveau, se lève sur la cime alpestre, et baignant ses rayons paisibles sur les neiges qu'elle dore, sourit à la pauvre cabane solitaire, sourit aux vallées toutes fleuries de leur fertilité et, à l'ombre des peupliers, réveille les rossignols et les colloques d'amour ; »

» Telle, éclatante et blonde, dans la lumiére diamantée de la couronne, tu passes, et le peuple enorgueilli se complait en toi, comme en sa fille, marchant à l'autel. Avec un sourire mêlé de larmes, la vierge enfantine te regardait, et tremblante, en te tendant les bras, elle t'a dit, comme à une cœur siéda : « Marguerite ! »

» Et volant vers toi, la strophe alcaïque, née dans la liberté, parmi de guerriers tumultes, tourne par trois fois autoor de ta chevelure royale...

» Salut, te dit-elle en ses chants, salut, ô Divine, à qui les Grâces cègrent la couronne, et qui fais parler si doucement, dans ta noble voix, l'auguste Bonté elle-même. Règne et triomphe, tant que les fantômes angéliques de Raphaël paissent dans la pureté des soirs d'Italie, tant qu'à travers les lauriers la chanson de Pétrarque soupirera. »

L'automne dernier, Carducci avait obtenu le grand-prix Nobel pour la littérature (200,000 fr.). Il n'aura pu jouir longtemps de cette aisance tardive.

Un grand poète est mort. Les lettrés du monde entier s'inclineront devant son cercueil et y déposeront le laurier dû à l'une des gloires les plus pures de l'Italie nouvelle.

Angleterre. — Sinistres en mer. — Une collision s'est produite dimanche matin dans le canal de Bristol entre les deux vapeur anglais *Helionpolis* et *Orianda*.

L'Orianda a coulé et 14 hommes de son équipage ont été noyés. *L'Helionpolis* est maintenant dans le bassin de Cardiff. Il a son avant fortement endommagé.

Amérique. — Catastrophe à New-York. — Un train électrique du Central Railroad, de New-York a déraillé samedi, près de Williamsbridge dans un des faubourgs de New-York.

Le train, qui consistait en huit wagons et une locomotive électrique, avait quitté la grande gare centrale à six heures treize du soir. Vers six heures et demie, il arrivait à la 201^e rue et à l'avenue Webster et déraillait ; les wa-

gons tombèrent les uns sur les autres et prirent feu.

Le train était bondé de gens qui rentraient chez eux après le travail de la journée.

La police déclare que le nombre des morts reconnus actuellement est de vingt. Il y a une cinquantaine de blessés.

La cause de la catastrophe est due à un excès de vitesse. La plupart des victimes sont des femmes. Plusieurs d'entre elles étaient absolument inconnues, et ce n'est que grâce à leurs bijoux que l'on put les identifier.

Pour comble de malheur, le rail conducteur du courant électrique s'est brisé et a mis le feu aux wagons. La police a arrêté plusieurs malfaiteurs qui pillaien les victimes.

Le mécanicien a déclaré que la vitesse de son train était de 70 milles à l'heure, vitesse réglementaire, dit-il.

Dimanche soir, à 5 heures, on auvait 20 morts et 50 blessés dont 2 mortellement.

BRÈVES NOUVELLES

Etranger

— Une bombe a été trouvée à Frankfort dans un compartiment de seconde classe d'un train à destination de Wiesbaden.

— A La Haye, un fou tire un coup de revolver sur le ministre de la justice Van Raalte, qui n'est pas atteint.

— Le fils de Tolstoï est poursuivi pour avoir publié le dernier pamphlet politique de son père, fait qualifié de haute trahison.

— A Christiania, chute de neige noire, qu'on attribue à des poussières volcaniques.

Suisse

— La Société des tireurs bernois demande à l'autorité fédérale l'école de recrue de 70 jours.

— M. Pereitz, employé à la gare de Martigny, a eu une jambe écrasée par un wagon sous lequel il avait glissé.

— A Genève, un chien, après cinq mois de maladie incompréhensible, rendit une longue épingle à chapeau et se porta à merveille.

— La Banque du commerce de Genève a décidé de se dissoudre.

— Au musée de La Chaux-de-Fonds, des voleurs ont emporté pour 100,000 fr. d'objets anciens et précieux.

CANTON DE FRIBOURG

Conseil d'Etat. (Séance du 16 février.) — Le Conseil d'Etat décide la création d'une section allemande à l'école normale d'Hauterive.

En vue de donner aux futurs instituteurs primaires une formation actuelle, le Conseil crée un institut de pédagogie à la faculté des lettres de l'Université.

— Il érige une chaire d'hygiène, qu'il adjoint provisoirement à la Faculté des sciences, en attendant l'organisation de la Faculté de médecine.

M. le Dr Glücksmann, directeur du laboratoire cantonal de bactériologie, est appelé à occuper cette nouvelle chaire.

Un drame sur la Sarine : deux morts.

— Dimanche, vers 4 1/2 heures de l'après-midi, quelques gamins du quartier de l'Auge se lugeaient sur la Sarine, en amont du Pont-de-Bois. Tout à coup, la glace s'ouvrit sous les pas de l'un d'eux, le

jeune Paul

M. Schorro

ponna à la

dent, M. C

au service

son courag

où le garç

glaçons et

ment où le

tendre et t

l'eau profo

Pendant

drame, la

la rive et

On vit alo

quelques

que le Pon

Il fut ram

man, jeun

le rappelle

vain, l'enf

congection

Le corp

n'a été re

après 10

mètres de

déroulé. I

cet endro

les recher

longues g

M. Egg

de la cor

subvénir

sept enf

chaineme

Le fe

res, un in

la maison

sise à B

pierre. T

une vach

meuble l

La caue

Un m

quille.

que M. L

de 500 l

d'empru

La maje

vient d'I

note). P

mandes,

vent enc

déjà u

Subv

LA GRUYÈRE

ent les uns sur les autres

étais bondé de gens qui
eux après le travail de

déclare que le nombre des
us actuellement est de
une cinquantaine de bles-

de la catastrophe est due
vitesse. La plupart des
des femmes. Plusieurs
étaient absolument més-
et ce n'est que grâce à
que l'on put les identifier.

de malheur, le rail con-
courant électrique s'est
le feu aux wagons. Il a
plusieurs malfaiteurs
les victimes.

ien a déclaré que la vi-
train était de 70 milles à
se réglementaire, dit-il.
soir, à 5 heures, on an-
orts et 50 blessés dont 2:

S NOUVELLES

Etranger —
a été trouvée à Frankfort
artiment de seconde classe
stination de Wiesbaden.

ye, un fum tire un coup de re-
ministre de la justice Van

et pas atteint.

Tolstoï est poursuivi pour
dernier pamphlet politique
ait qualifié de haute trahison.

ania, chute de neige noire,

& des poussières volcaniques.

Suisse —

des tireurs bernois demandé
fédérale l'école de recrue

az, employé à la gare de Mar-
jambe écrasée par un wagon

vait glissé.

un chien, après cinq mois

compréhensible, rendit une longue
chapeau et se porta à mer-

me du commerce de Genève a
ssoudre.

de La Chaux-de-Fonds, des
porté pour 100,000 fr. d'objets

ieux.

DE FRIBOURG

d'Etat. (Séance du 16)

Le Conseil d'Etat décide

l'une section allemande à

ale d'Hauterive.

de donner aux futurs insi-

maires une formation acti-

Conseil crée un institut de

la faculté des lettres de

une chaire d'hygiène,

provisoirement à la Fa-

ences, en attendant l'orga-

la Faculté de médecine.

Hückmann, directeur du

antonial de bactériologie,

occuper cette nouvelle

me sur la Sarine :

arts. — Dimanche, vers
de l'après-midi, quelques
quartier de l'Auge se lu-

la Sarine, en amont du
Tout à coup, la glace
les pas de l'un d'eux, le

jeune Paul Schorro, 6 1/2 ans, fils de M. Schorro, facteur. L'enfant se cramponna à la glace. Un témoin de l'accident, M. Christophe Egger, employé au service de la voirie, n'écoulant que son courage, s'approcha du trou béant où le garçonnet se débattait contre les glaçons et le courant; mais au moment où le sauveteur allait saisir l'enfant, un nouveau craquement se fit entendre et tous deux disparurent dans l'eau profonde.

Pendant que se déroulait le terrible drame, la foule s'était assemblée sur la rive et explorait la Sarine en aval. On vit alors réapparaître à la surface, quelques trois cents mètres plus bas que le Pont, le corps du petit Schorro. Il fut ramené à terre et M. le Dr. Buman, jeune, tenta tous les efforts pour le rappeler à la vie. Mais ce fut en vain, l'enfant avait succombé à une congestion.

Le corps de M. Christophe Egger n'a été retrouvé que hier matin, lundi, après 10 heures, à une vingtaine de mètres de l'endroit où le drame s'était déroulé. La Sarine est très profonde à cet endroit et il a fallu employer, pour les recherches, des barques armées de longues gaffes.

M. Egger était un excellent employé de la commune, ayant fort à faire à subvenir aux besoins d'une famille de sept enfants, qui va s'accroître prochainement d'une huitième bouche.

Le feu. — Samedi soir, à 11 heures, un incendie a réduit en cendres, la maison de Mme Rosalie Desserzin, issue à Beauregard, commune de Surpierre. Tout le mobilier, taxé 2300 fr., une vache et deux douzaines de poules sont restés dans les flammes. L'immeuble lui-même était estimé 1100 fr. La cause du sinistre est inconnue.

Un millionnaire peu tranquille. — On nous écrit de Romont que M. Lehmann a reçu à ce jour plus de 500 lettres : demandes de secours, d'emprunts, offres d'association, etc. La majeure partie de ces lettres provient d'Italie (que le *Secolo* en prenne note). Pour satisfaire à toutes ces demandes, sans compter celles qui arrivent encore à chaque train, il faudrait déjà un million et 75 francs.

Subvention fédérale. — Le Conseil fédéral a alloué au canton de Fribourg un subside se montant au 20 % des frais de l'assainissement d'une superficie de 9,56 hectares sur l'alpe Les Auges, commune de Villarvolard (devise : 6297 fr. ; maximum : 1259 fr. 20).

Approbation de taureaux reproducteurs. — Les éleveurs sont informés que l'approbation de taureaux reproducteurs aura lieu aux endroits et jours indiqués ci-après :

Romont, le mardi 19 février, à 8 h. du matin.

Châtel, le mardi 19 février, à 11 1/2 heures du matin.

Estavayer, le mercredi 20 février, à 11 h. du matin.

Morat, le mercredi 20 février, à 2 1/2 heures de l'après-midi.

Bulle, le jeudi 21 février, à 9 h. du matin.

Tavel, le vendredi 22 février, à 2 h. de l'après-midi.

Fribourg le samedi 23 février, à 9 heures du matin.

Les animaux devront être présentés sur la place du champ de foire.

Tirage financier. — Vendredi a eu lieu le 57me tirage des séries de l'emprunt de la ville de Fribourg de 1878.

Séries sorties :

179	680	734	872
874	927	1060	1395
1706	1882	2095	2446
2473	2564	2982	3074
3112	3204	3245	3424
3678	3692	3853	4315
4367	4580	4605	4811
4815	4875	5071	5894
6039	6396	6418	6505
6602	6685	6718	6738
6951	7262	7319	7653
7768	7808	7829	8220
8772	8875	9428	9951
10094	10252	10416	10418
10429	10626	10762	3526

Le tirage des lots aura lieu le vendredi 15 mars prochain.

Décès. — On annonce la mort de M. le professeur Laib, du Collège St-Michel, âgé de 49 ans. Il avait été au commencement surveillant, puis professeur de classe au gymnase allemand.

— M. Comte, curé de Châtel-Saint-Denis, a institué comme héritier universel l'Hospice de St-Joseph, à Châtel. Il a fait, en outre, toute une série de legs en faveur d'œuvres pieuses entr'autres 500 fr. à l'Université, 500 fr. à l'Œuvre de charité de Châtel, 500 fr. à l'hospice de Drognens, 100 fr. à la Providence à Fribourg, 100 fr. à l'Orphelinat Marini, 100 fr. au Cercle catholique de Châtel, 100 fr. aux sourds-muets de Groyères, 100 fr. à l'hospice des Samaritains à Vevey, 100 fr. à l'hospice des Aveugles de Lausanne, 100 fr. à l'hôpital Monney, à Châtel, etc., etc. Que la terre lui soit légère !

GRUYÈRE

Elections communales. — A

Bulle, le parti conservateur a demandé la proportionnelle pour l'élection du 10 mars prochain. Il en est de même dans plusieurs communes du district, et l'on prévoit que la lutte sera vive en divers endroits.

Correspondance. — Nous avons reçu une correspondante intéressante, relative au projet de construction du marché couvert, à Bulle. Mais comme cette correspondance est anonyme, que nous n'en connaissons pas l'auteur, nous regrettons de ne pouvoir l'insérer.

L'hiver s'en va. — C'est heureusement le commencement de la fin. L'hiver, le long hiver qui depuis trois mois nous tient rigueur, semble vouloir s'en aller. Bon voyage !

Les amas de neige se rapetissent sous les chaudes rayons du soleil; la trace, la belle trace qui pourtant nous a procuré de si agréables journées, est en ce moment transformée en un ruisseau fangeux où l'on patauge jusqu'à la cheville. Dans la montagne c'est la débâcle des avalanches dangereuses. Bû-

cherons, montagnards, prenez garde...

Des gens qui souhaitent la fin de l'hiver, ce sont certainement les campagnards qui, d'un œil inquiet, voient se vider trop vite granges et fenêts. La provision de fourrage est épuisée et le foin se fait rare et cher. On achète au for et à mesure des besoins chez le marchand qui a fait venir du dehors, de la Suisse allemande surtout, des wagons entiers de fourrage.

On tirera comme cela durant un ou deux mois, jusqu'à la première herbe, au grand détriment du bétail.

Un autre motif encore pour désirer la fin de l'hiver: c'est que beaucoup de pauvres gens ont assez souffert du froid et des privations de toutes sortes. Dans bien des chaumières, la bûche manque au foyer et aussi les moyens de renouveler la provision. Que le bon soleil du printemps vienne donc glisser ses doux rayons là où ne pétille plus la flamme; qu'il apporte un peu de joie, d'espérance, un sourire dans la froide chambre où depuis bien longtemps ne viennent plus les enfants... et les parents.

La santé de M. le Dr. Pégaizaz. — M. le Dr. Pégaizaz, est assez gravement malade à Lausanne, où il subit un traitement.

On nous annonce que depuis deux jours, les nouvelles sont meilleures. Nous formons les vœux les plus ardents pour son prompt rétablissement.

Passant, prends garde ! — Propriétaires et locataires de notre bonne ville, lisez ceci. Et vous aussi, paisibles passants de la rue, lisez. Savez-vous bien que quiconque se hasarde sur nos trottoirs (et la chaussée est quasi impraticable aux piétons) risque sa vie ? Non, vous n'imaginez pas cela, n'est-ce pas ? Or, pourtant rien n'est plus vrai. Du toit de chaque maison, à tout instant, des paquets de glace, de neige s'effondrent sur le trottoir.... ou sur la tête de l'infortuné passant qui par malheur oublie de lever le nez pour contempler les gouttières.

Un accident a failli arriver lundi matin à une personne de notre ville. L'an dernier, à La Chaux-de-Fonds, un enfant fut tué net dans la rue par la chute de neige.

Propriétaires et locataires, n'attendez pas qu'un pareil malheur survienne pour prendre les mesures nécessaires. Vous voilà prévenus.

Madame Welti-Herzog

reçoit en automne 1906 10 boîtes de tablettes Wybert, reconnues parfaitement authentiques contre le rhume, maux de gorge, échauffements, catarrhes. Fabricant : Pharmacie d'Or, à Bâle, firme que doit porter chaque boîte. Fr. 1.— dans toutes les pharmacies.

En prenant le matin de bonne heure

comme premier déjeuner une tasse de l'excellent Café de malt de Kathreiner, on sentira au bout de peu de temps l'effet salutaire et durable d'un régime aussi rationnel. Le Café de malt de Kathreiner réunit notamment au goût et à l'arôme du bon café les avantages caractéristiques et partout si appréciés du malt, ce qui en fait une boisson de santé dans toute l'acceptation du mot. Voici ce que devraient méditer tous ceux auxquels le café ne convient pas, ou ceux qui souffrent, qui sont nerveux ou débiles.

Monsieur e Madame Arnold GAPANY-REEB, commissaire géomètre, à Bulle, remercient de cœur toutes les personnes qui leur ont témoigné de si nombreuses et touchantes marques de sympathie dans le deuil cruel qui les frappe par la perte de leur chère et regratée petite Maria

On désire acheter
une pouliche

de deux à trois ans, ou jenne jument.
S'adresser à Jules DUPASQUIER, à Charmey.

On demande, à Fribourg, bonne
cuisinière

propre et active. Entrée au commencement de mars. Références exigées.
Adresser Haasenstein et Vogler, Fribourg,
sous chiffre H 732 F.

A louer
deux jolis appartements.
Entrée le 1er mars.
S'adresser au bureau du journal.

On donnerait
à louer 18 poses foin et regain. On
fournit le cheval et les chars.
S'adresser à l'Agence Haasenstein et Vogler à Bulle.

Atelier à louer.

A louer à La Tour-de-Trême, un grand atelier pour menuisiers et charpentiers. Force motrice. Entrée à volonté.
S'adresser à M. P. CASTELLA, syndic, La Tour.

Une personne
sérieuse cherche des journées.
S'adresser au bureau du journal.

On demande
une jeune fille pour aider aux travaux
du ménage.
S'adresser au bureau du journal.

Apprentis fromagers

Ou demande plusieurs garçons robustes de 16 à 20 ans pour la France et le canton de Nyon, comme apprentis fromagers. S'adresser avec bonnes références à M. Mauron, laitier à la Brévine Ct. de Neuchâtel.

Trois étalons

du Pays, approuvés et primis sont à vendre.

S'adresser pour informations à M. JAN Rue de la Paix, 75, Chaux-de-Fonds.

A vendre

sur un passage très fréquenté de la Gruyère,
une auberge

avec grange, écurie, jardin, quelques poses de terre, facilité de paiement.
S'adresser par écrit sous N° 697 à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, Fribourg.

Pour les annonces et réclames s'adresser à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, à Bulle, grand'rue 29, ou au bureau du journal.

ATTENTION ! Maison Léopold Brunschwig

Vis à vis du Lion d'Or

BULLE

Grand'rue 34



Vient d'arriver
un choix énorme

de Poussettes d'Enfants Occasion unique.

Solde de PARAPLUIES
en tous genres

en vente à moitié prix de leur valeur réelle
depuis 90 c. au plus riche.

Nouveautés en Robes et en Draps
grand assortiment.

Grand stock de Toillerie.

Lits complets, Plumes et Duvets.

Rabais spécial pour tressaux complets.

Prix dépassant toute concurrence.

Le magasin reste fermé le samedi.

AVIS

Le soussigné a l'honneur d'aviser Messieurs les architectes, entrepreneurs, propriétaires de bâtiments et le public en général qu'il ouvrira le 1^{er} mars un

atelier de ferblanterie

Maison Butikofer

Café de l'Avenir

Rue de Vevey

— BULLE —

Ferblanterie, appareillage, installation de bains, couverture de bâtiments en tous genres, etc., etc.

Par un travail prompt et soigné à des prix très modérés, il s'efforcera de mériter la confiance qu'il sollicite de l'honorable public.

Se recommande

FRITZ HÄNNI-ZAUGG
ferblantier-appareilleur
BULLE

La Banque Populaire de la Gruyère A BULLE

informe son honorable clientèle qu'elle accorde à partir de ce jour et jusqu'à nouvel avis des crédits en comptes courants au taux de 4 1/2 % francs commission contre garanties hypothécaires (gardances de dam) en 1^{er} rang.

LA DIRECTION

SIROP DE BROU DE NOIX FERRUGINEUX GOLLIEZ

● Depuis 33 ans le Dépuratif par excellence. ●

Reconstituant, antiscrofuleux, antirachitique

Remplace avantageusement l'huile de foie de morue.

En flacons de 3 fr. et 5 fr. 50 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général : Pharmacie Golliez, Morat.

CARÈME

Stokfisch Thon ouvert et en boîtes.

Morue Sardines. Saumon.

Godfisch Crevettes. Homard.

Mirlache Ecrevisses. Hareng.

Au magasin Vve Louis Treyvaud

BULLE - Grand Rue 38 - BULLE



Rhumatismes

NÉVRALGIES sont soulagées instantanément et guéries rapidement par les friction avec le RHEUMATOL. Attestations de médecins éminents.

Vous trouvez le „RHEUMATOL“ à fr. 1.50 le flacon avec le mode d'emploi dans les pharmacies.

Dépôt à BULLE :
Pharmacie GAVIN.

Bicyclettes

Peugeot

Adler

Condor

Motosacoches

Motocyclettes F. N. et Condor

JOS. GREMAUD

mécanicien

BULLE

Contre l'Anémie,

Faiblesse et

Manque d'appétit

essayez le véritable

COGNAC FERRUGINEUX GOLLIEZ

(Marque des 2 Palmiers).

33 ANS DE SUCCÈS. 10 diplômes et 22 médailles.

En vente dans toutes les pharmacies en flacons de frs. 2.50 et 5.

Dépôt général : Pharmacie Golliez, Morat.

VARICES

ULCÉRES - PHLÉBITES

Plaies, jambes ouvertes

GUÉRISON ASSURÉE

par le

Thé antivariqueux 1 fr. la boîte

avec la

Pommade antivariq. 1.50 le pot.

Vente exclusive :

E. KORNHABER droguiste diplômé

12, Rue de la Tour-Maitresse, Genève.

ON DEMANDE

un bon domestique, sachant bien traire et ayant bonne conduite.

S'adresser à Albert Henchoz à Plan-

cement Ot. Nenbachet.

A VENDRE

au centre d'un grand village

une auberge

avec grange, écurie, verger, jardin, lumière électrique, jeu de quilles.

S'adresser par écrit à l'Agence Haasenstein et Vogler, Fribourg, sous chiffres H 408 F.

Bois sec

pour fourneau ou potager à vendre chez M. Océstin TERCIER, à Vuadens.

Spécialité de Leckerlis

DE BULLE

Marchandise de première qualité et toujours fraîche en boîte de 10 douzaines.

Ch. Messerli.

On demande

de suite une bonne fille de cuisine.

S'adresser à l'Hôtel de Ville, BULLE.

Engrais chimiques

de Saint-Gobain

Maison placée sous le contrôle des chimistes fédéraux.

A très bas prix. Dosages formellement garantis.

Seul représentant pour la Gruyère.

Reçoit les commandes jusqu'au 15 mars.

JOSEPH GEINOZ

à Avry-dev.-Pont.

A vendre :

un joli potager à deux trous.

S'adresser au bureau du journal.

A vendre

d'occasion un potager presque neuf, à trois trous, chez X. Glasson, imprimerie de La Gruyère.

Une personne mariée demande des remplacements à faire ou des journées. S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

30 quintaux de foin de maraîche chez M. PHILIPONA Philippe, à Vuippens.

Ciment universel

la meilleure colle liquide

A l'Imprimerie de « la Gruyère ».

GLASSON FRÈRES, IMP.-ÉDITEURS — BULLE

bureau du journal.

Condor
es
et Condor
UD

ue d'appétit

OLLIEZ
[100 et 22 médailles.
de frs. 250 et 5.
liez, Morat.

DEMANDE
estique, sachant bien traire
conduite.
Albert Henchoz à Plan-
châtel.

VENDRE
grand village
auberge
arie, verger, jardin, lumière
de quilles
ar écrit à l'Agence Haasen-
Fribourg, sous chiffres H

ois sec
on potager à vendre chez M.
IER, à Vuadens.

té de Leckerlis
E BULLE
se de première qualité
toujours fraîche
e de 10 douzaines.
Ch. Messerli.

demande
onne fille de cuisine.
l'Hôtel de Ville, BULLE.

is chimiques

Saint-Gobain
sous le contrôle des chimistes
fédéraux.

Brix. Dosages formellement
tant pour la Gruyère.

mandes jusqu'an 15 mars.

EPH GEINOZ

Avry-dev.-Pont.

vendre :
ger à deux trons.
bureau du journal.

vendre

potager presque neuf, à
X. Glasson, imprimerie de

'sonne mariée
emplacements à faire ou des
esser au bureau du journal.

VENDRE
oin de marche chez M.
Philippe, à Vuippens.

nt universel

leure colle liquide
rie de « la Gruyère ».

ES, IMP-ÉDITEURS — BILLE



LES Enfants martyrs

PAR
JULES MARY.

Elle mit son front sur la poitrine du bébé ; elle ne pleurait toujours pas ; mais, dans l'étouffante chaleur de la pièce, elle grelotait misérablement.

— Mon enfant, ma fille, ma Bertine, que vas-tu devenir ?... Mon Dieu ! mon Dieu !... Ah ! que c'est cruel... et injuste... Qu'est-ce que j'ai fait pour être aussi malheureuse !... Ah ! Richard ! Richard ! comme tu es coupable ! Et si tu pouvais me voir en ce moment, si tu pouvais voir ta fille, comme tu serais puni !

L'infirmière avait fait un mouvement pour reprendre la petite, mais la mère l'enlaça de ses bras.

Encore un instant ! Encore une minute !... Qu'est-ce que cela vous fait !... Moi, je ne la verrai plus... Ma Bertine, ma fille, adieu, adieu, pardon, pardon !... n'accuse pas ta mère plus tard, ne l'accuse pas... adieu !... adieu !...

Et à l'infirmière, qui écoutait, émue jusqu'au plus profond de son cœur de femme :

— Ayez bien soin d'elle... si vous saviez comme elle est chétive ! comme elle a souffert !... le lait que je lui donnais n'était pas toujours très bon !... et elle respirait si mal dans le pauvre logis que j'habitais... Soignez-la bien, pour qu'elle revienne à la santé... et si ce n'est pas vous qui en êtes chargée, dites-le à vos compagnes... que l'une d'elles lui serve de mère...

— Ma pauvre femme, nous n'y pouvons rien... l'enfant partira de l'hospice dans vingt-quatre heures... nous ne la reverrons jamais !

— Mon Dieu ! perdue ! oui, elle est bien perdue ! c'est fini, je le sens bien... Fini ! fini ! répétait-elle en branlant la tête, en regardant l'employé, qui écrivait toujours, la tête sur le papier, mais dont l'écriture n'était plus aussi régulière et dont les doigts tremblaient un peu...

L'infirmière avait Bertine dans ses bras. Elle tendit l'enfant aux lèvres de la mère.

— Une dernière fois !

— Oui... une dernière... une dernière...

Elle lui mit sur le front deux ou trois baisers convulsifs et s'affaissa sur la chaise, anéantie, en se cachant la tête entre les mains.

L'employé releva le front. Il avait les yeux mouillés, malgré son habitude, par ce grand drame de la vie humaine.

5

Il fit un geste silencieux à l'infirmière. Celle-ci sortit sans bruit avec Bertine, et la porte qui se referma entre elle et Liette séparait à jamais la fille innocente de sa douce et pauvre mère !...

Quand elle laissa retomber ses mains, Liette chercha autour d'elle et, n'apercevant plus sa fille, elle comprit... Elle eut un grand cri d'épouvante et de douleur.

— Vous me l'avez prise ! Vous m'avez pris mon enfant ! Rendez-la-moi ! Rendez-la-moi !

Et avant que le gardien de nuit ait pu la retenir, elle s'échappa, ouvre la porte, s'enfuit dans le corridor, au hasard de toutes les issues qu'elle rencontre, de toutes les cours qu'elle traverse, dans l'obscurité profonde où elle semble voir, emplissant la maison endormie de ses sanglots et de ses cris déchirants :

— Mon enfant ! mon enfant !...

Dans un grand dortoir, où elle entre en courant, elle s'arrête tout à coup, les yeux errant çà et là.

C'est une longue salle de chaque côté de laquelle sont alignées des files de berceaux blancs. Dans beaucoup de ces berceaux reposent des enfants. Ce sont les abandonnés du jour, de la veille, des jours précédents. Ils attendent les nourrices qui les emporteront à tous les coins de la France. Et, près des berceaux, il y a des couveuses où dorment des enfants nés avant terme, et que l'on fait vivre à force de soins et de dévouement...

Des femmes veillent sur ces déshérités, douces à tous, jamais lasses des nuits d'insomnie, jamais lasses des besognes qui ne sont pas répugnantes aux mères !... C'est la crèche...

Son cœur lui dit que Bertine est là... C'est dans cette salle qu'on a dû la conduire, et, en effet, là-bas, près d'un grand poêle, une jeune femme déshabille une enfant...

C'est l'infirmière qui a emporté Bertine... Mais Bertine ne lui appartient plus... Bertine va être immatriculée comme une enfant de l'hospice... Elle a renié ses droits maternels. Bertine n'est plus sa fille...

Le gardien a fini par la rejoindre, et les femmes, accourues au bruit, entourent Juliette, défaillante, et l'entraînent...

Et toute sa vie elle gardera devant les yeux l'inoubliable spectacle de cette crèche, avec ses alignements de berceaux !... De l'infirmière, auprès du poêle, démailloitant sa fille ! De la lourde chaleur sur tout cela, qui tout à coup lui était montée au cerveau, et sous laquelle la pauvre jeune femme, enfin vaincue, terrassée, venait, entre les bras des surveillantes, de tomber sans mouvement et sans vie.

On s'empressa autour d'elle, on la délaça ; on essaya de lui faire reprendre connaissance.

Ce fut longtemps en vain, et quand elle ouvrit les yeux, quand elle put parler, ce fut pour ne plus reconnaître les choses d'autour d'elle ; ce fut pour ne plus prononcer que des mots sans suite, des phrases incompréhensibles...

Elle s'était débattue tant qu'elle avait pu ; mais la raison venait de craquer en son cerveau trop faible, trop surexcité par tant d'infortune !... Elle était folle !

On fit prévenir le lendemain le commissaire de police, et Juliette fut envoyée en traitement provisoire à l'infirmier du dépôt. Elle y resta quelques jours, et de là, fut expédiée à Charenton pour passer aussitôt à l'asile de Vaucluse.

Bertine était bien seule, puisque sa mère, folle, n'existe plus pour elle...

Le bulletin de renseignements qui la concernait et dont tous les minutieux détails, la veille, avaient fait tant souffrir Juliette, fut transmis dès le premier jour au directeur de l'Assistance publique, qui autorisa l'immatriculation de Bertine au nombre des enfants assistés.

Décision en fut notifiée à l'hospice dépositaire de la rue Denfert-Rochereau.

IV

Le lendemain, les noms, date de naissance et numéro de dépôt de Bertine furent reproduits sur un carnet spécial. Un employé vint retrouver l'enfant dans la crèche, muni de ce carnet, d'un nouveau collier — le collier du départ, que l'enfant devait garder jusqu'à l'âge de six ans — et d'une pince destinée à riper ce collier avec la médaille portant le numéro d'immatriculation.

L'infirmière mit Bertine sur ses genoux, près du poêle, autour duquel d'autres infirmières faisaient boire, au biberon, d'autres abandonnés.

Des précautions méticuleuses sont prises pour empêcher les erreurs et les substitutions parmi les enfants, et de fait celles-ci sont excessivement rares.

L'employé vérifia le numéro du collier de dépôt et le parchemin contenant les noms de Bertine, et qui était, nous l'avons dit attaché à son maillot. Il enleva le collier de dépôt, qui n'est utile que pendant vingt-quatre heures, et riva aussitôt au cou le collier d'olives blanches avec sa médaille d'argent, sur laquelle est frappé le numéro matricule semblable à celui porté sur la décision de l'administration.

Après chaque opération, le numéro était inscrit sur le carnet, en regard du nom de Bertine, ainsi que sur le parchemin ; de même sur toutes les

pièces qui allaient constituer son dossier ; de même sur le registre de dépôt ; de même sur le registre matricule.

Toutes les écritures étaient passées. Tout était en règle. L'administration avait pris possession de l'enfant et s'était substituée à sa mère et à son père. Elle avait sur la petite désormais tous les droits.

Deux jours après l'abandon, Bertine fut confiée à une nourrice arrivée par le dernier convoi, et emmenée dans un gros village du département du Nord, à Wattignies.

La nourrice emportait avec l'enfant toute sa fortune : un livret rouge...

V

Charlot et Criquet, ce jour-là, venaient de rentrer, accablés de fatigue. Ils se traînaient à peine. Depuis le matin, ils étaient sur leurs pauvres petites jambes, et les mendiants qui les avaient loués n'avaient guère eu pitié de leur faiblesse. Au contraire, plus ils étaient fatigués, plus ils étaient pâles, plus ils semblaient ne plus avoir de souffle et ne plus tenir à la vie, et plus les mendiants faisaient recette. Les petits pleuraient, sanglotaient, souffraient. Tant mieux ! Les sous pleuaient dru dans leurs mains.

Ils ne mendiaient pas ensemble, Criquet et Charlot. Ils auraient bien voulu, car ils s'aimaient beaucoup. Mais on les séparait tous les matins. Ils ne se retrouvaient que le soir venu, la journée de vagabondage terminée.

Les enfants du genre de ceux-là — et ils ne sont pas rares à Paris — peuvent être divisés en quatre catégories : les fillettes qui circulent sur les boulevards, offrant des fleurs ou vendant des lacets, souvent déjà vicieuses et prêtes à tout, alors qu'elles n'ont pas même douze ans ; leur bureau de location est situé rue Marcadet, derrière la butte Montmartre ; les petites filles qui traînent les brasseries en chantant ou en jouant de quelque instrument de musique, harpe ou violon ; elles travaillent surtout le soir, celles-là, de neuf heures à deux heures du matin ; on les trouve et on les loue rue de la Vieille-Estrapade, près le Panthéon ; pendant la journée, des professeurs — et quelques maîtres ! — leur enseignent à racler les morceaux qu'elles vont répétant le soir dans les cafés borgnes : les petits garçons de six ans, qu'on emploie à mendier ou à ramasser des bouts de cigarettes, ou qui, ayant une infirmité, adoptent des places où tous les jours ils implorent la charité des passants ; Criquet était de ceux-là, et Charlot aussi, avec sa mine gentille et intéressante, bien qu'il n'eût que trois ou quatre ans de moins que Criquet ; enfin, il y a parmi ces pauvres petits êtres abandonnés des enfants au maillot. Bertine eût été du nombre si Liette avait accepté les offres de la Berlaude. Ils se louent pour être portés dans les églises, dans les passages, devant les magasins de nouveautés et dans les parages des grands restaurants de nuit. Partout où l'argent se dépense sans compter à tous les vents du ciel, le mendiant apparaît avec l'enfant pour exercer son industrie.

Plusieurs maisons ont la spécialité des bébés au maillot. Elles sont situées derrière l'Ecole militaire et dans le quartier du Gros-Caillou. On en trouve aussi rue Saint-Maur. Mais les bureaux de recrutement se tiennent en plein air, dans des quartiers plus riches : au parc Monceau, aux squares des Batignolles, des Arts-et-Métiers, de la Tour Saint-Jacques, place de la Concorde, à l'Arc-de-Triomphe. Des parents infâmes arrivent le matin, apportant leurs petits et les mettent aux enchères. Plus l'innocente créature est blême, plus elle semble malade, et plus cher elle se loue. Un moribond se prendrait au poid de l'or !

Criquet avait longtemps mendié avec une vieille femme : mais parfois, depuis surtout qu'il boitait, la Berlaude l'envoyait mendier seul, elle le taxait

selon les jours, selon les fêtes ou réjouissances publiques.

Elle lui distribuait alors la besogne le matin quand il partait lui assignant tous les jours un nouveau quartier, car elle évitait de lui faire exploiter deux fois de suite les mêmes rues, ce qui l'eût trop vite fait connaître, et ce qui, du reste, aurait pu mécontenter d'autres mendiants. Paris est ainsi divisé en cantons où chacun opère à son tour.

Le soir, lorsqu'il rentrait, s'il ne rapportait pas la somme convenue, Criquet était horriblement maltraité.

Charlot, lui, était encore trop petit pour mendier seul, et il ne sortait jamais qu'accompagné.

Un soir, il venait de rentrer dans le noir et puant taudis de la Berlaude, rue de la Parcheminerie. Il avait plu depuis le matin une de ces pluies glacées, mêlées de neige fondue comme il en tombe au printemps.

Toute la journée, il était resté dehors, et il grelottait. Ses dents claquaient. Il n'y avait pas de feu. La Berlaude était absente et les rafales envoyaient par les vitres brisées, raccommodées avec du papier, mais où le vent se faisait jour, des gouttes d'eau jusque sur le tas de chiffons où le petit venait de tomber transi.

Ni lui ni Criquet, n'avaient de lit. Tous deux couchaient là, sur ces chiffons, lorsqu'il y en avait sur une mauvaise paillasse, lorsque les chiffons manquaient.

Dans le lourd silence de la nuit, on n'entendait même pas les bruits de la rue. La maison tout entière aussi, se taisait.

Charlot murmura :

— J'ai froid ! j'ai bien froid !...

Des frissons le secouaient, et il avait alors de petites plaintes douces. On eût dit un oiseau qui gazouillait. Il était terrassé par une grosse fièvre. Ses joues étaient très rouges et brûlantes ; mais, ayant défait ses souliers, il tenait ses pieds dans ses mains, ses pieds glacés, pour leur rendre un peu de chaleur.

— J'ai froid ! j'ai bien froid !...

Il se tut. Il venait d'entendre, dans le corridor, un pas singulier bien reconnaissable : la marche boiteuse, légère d'un côté, lourde et trébuchante de l'autre, de Criquet, l'infirmier.

C'était le gamin, en effet. Il entra.

— Criquet, dit Charlot.

— Ah ! tu es là ? Où es-tu ? Tu es couché déjà ?

— Oui, j'ai froid !... j'ai bien froid !...

Oui, une rude journée... de la pluie et de la neige... Moi, je me suis mis à l'abri, sous les portes cochères, d'abord, puis sous les arcades de la rue de Rivoli. Puis, comme j'avais froid, j'ai été me réchauffer à l'église de la Trinité. Seulement beaucoup de monde ayant rempli l'église, pour écouter un prédicateur, on m'a expulsé. Alors j'ai été dormir un somme à l'hôtel des Ventes... Quand on a fermé les portes je suis parti... j'ai pas eu froid...

— Tu es bien heureux... moi... je... je n'en peux plus...

— Pauvre Charlot. Attends, je vais me coucher près de toi. En nous serrant fort, tu auras un peu plus chaud...

Et l'infirmier se coula dans les chiffons. Il promena ses mains sur les guenilles du petit.

— C'est vrai. Tu es mouillé jusqu'aux os !...

— Tu es bon pour moi, Criquet.

— Serre-moi plus fort... approche encore...

— Oui... je sens un peu de chaleur... ah ! comme c'est bon... comme c'est bon, faisait le malheureux.

— C'est dommage, dit Criquet, que je n'aie pas un poêle dans l'estomac... Ça te réchaufferait plus vite.

Ils se turent. La Berlaude, ivre, faisait irruption dans le taudis. Elle ne savait pas les deux enfants rentrés.

Elle s'approcha de la cheminée, allumant une bougie en titubant et tout à coup son regard tomba sur Criquet et Charlot entrelacés,

Ils faisaient semblant de dormir.

Elle poussa Criquet du pied. L'infirmier ouvrit les yeux.

— Ah ! bonsoir, la Viogue ! dit-il en se détriant.

— Donne-moi ton compte !

— La journée n'a pas été bonne, la viogue. De la pluie tout le temps. Personne dans les passages. Personne sur les boulevards. Quand les gens se promènent sous leurs parapluies, ils ne pensent guère à mettre la main à la poche pour faire l'aumône.

— C'était une journée à trois francs ; combien as-tu fait ?

— Vingt-six sous, la viogue...

— Vingt-six sous !

— Parole, ce n'est pas ma faute. Vous savez bien que je ne recigne pas à la besogne. Il n'y en a pas un pour me damner le pion sur le mendigo. Il faut m'entendre leur dire aux megs que j'ai trois petites sœurs à la casbah qui crèvent de faim, où que ma mère est à son lit de mort, ou que moi, je n'ai pas bouffé depuis deux jours ! Ça ferait pleurer des pavés de bois... Vous le savez bien, la viogue, je vous rapporte quelquefois des journées de sept francs. L'année dernière, au Grand-Prix, j'ai eu quinze francs. Vous étiez rien content... Te rappelles-tu, petit Charlot ? Pendant trois jours, la viogue n'en a pas dessoulé !

Il essayait de plaisanter, mais le silence farouche de la Berlaude lui semblait gros de cruautés nouvelles. Il tremblait d'épouvante.

— Vingt-six sous, grondait la terrible mégère.

Et, debout dans la chambre, les poingts sur les hanches, devant les deux enfants terrifiés, on eût dit qu'elle rêvait à quelque sinistre et inédite vengeance à tirer de Criquet.

— Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire ?

Cela était si visible que Criquet se mit à pleurer.

— Ce n'est pas ma faute, la viogue, répétait-il.

Mais chercher à exciter sa pitié était inutile. Personne ne pouvait se vanter d'avoir jamais attendri la Berlaude.

— Lève-toi ! dit-elle.

Criquet obéit.

Elle l'enleva dans ses bras et le jeta contre le lit, redisant, en mâchant ses mots, dans son ivresse :

— Je vais te les faire payer tes vingt-six sous... Puisque tu ne travailles plus pendant le jour, je t'empêcherai bien de te reposer pendant la nuit.

Elle l'attacha au pied du lit avec des cordes. Criquet, demi-mort de peur, n'osait se plaindre. Se plaindre, il le savait, c'était faire redoubler les brutalités. En un clin d'œil, il fut ficelé, debout contre le lit et de telle sorte qu'il était dans l'impossibilité de se coucher, de s'asseoir et d'avancer d'un pas !

— Tu passeras la nuit là, dit-elle avec un rire féroce. Je t'apprendrai à vivre de tes rentes !

Elle se jeta tout habillée sur le lit et presque aussitôt la mégère se mit à ronfler. La bougie continuait de brûler, éclairant la chambre. Charlot, les yeux ouverts, ne bougeait pas.

La première heure, Criquet endura le supplice. Il était fier et courageux. Mais bientôt la fatigue fut la plus forte et il essaya de dormir. Mais comment ? Ses yeux se fermaient. Il perdait la notion de la vie. Alors, comme il s'écroulait sur lui-même, les cordes resserrées autour de ses bras, de ses jambes, de sa ceinture, le retenaient, le réveillaient. Il se redressait, effaré, ne sachant pas ce qui se passait, puis comprenait.

— Je n'en peux plus, dit-il en pleurant.

Quelques minutes après, même supplice, quand le sommeil revenait, même secousse, même réveil

brutal. C'est une ainsi rendu impo

La Berlaude

Tout à coup

Il s'est enfin

moins enflammé

jusqu'à une tab

vers Criquet. I

viendra dormir.

le lendemain, sa

Déjà il a com

vent les pieds, q

che.

— Ah ! ah ! d

on m'obéit.

Elle roule au

pousse même pa

le couteau sous

femme, si elle

main, eût tué l'

ses poingts ferm

fend la lèvre sup

méfie les yeux,

coup...

Et harassée à

auprès de Char

aux pieds même

choquent d'effr

sauvage et impu

La Berlaude

Vers six heur

la regarde. Criq

est haletant. Ur

Ses yeux sont i

Elle hausse le

— Je t'en pr

me rapporte pa

ris ?

— C'est com

ment l'infirmie.

Et la dernièr

au près de Char

Elle sort san

d'eux. Mais elle

clef et met la

Elle rentrera d

aura bu de l'e

chez le mastroc

Criquet, éter

bouger :

— Ecoute, C

je ne peux plus

Charlot a tro

couverre sa face.

— Viens pr

parle pas trop

Charlot s'ap

— Tu veux

— Je veux p

tous les deux

suivre ?...

— Oui, oui,

dit le petit.

— Nous viv

ne nous quitt

allumant une
regard tomba

nfirmé ouvert
il en se déti-

la viogue. De
ans les passa-
quand les gens
ils ne pensent
pour faire l'a-
ns; combien

. Vous savez
ogne. Il n'y en
r le mendigo.
s que j'ai trois
t de faim, où
ou que moi, je
a ferait pleu-
avez bien, la
ois des jour-
re, au Grand-
stiez rien con-
ot? Pendant
soulé!

silence farou-
os de cruautés

rible mégère.
oingts sur les
rifiés, on eût
et inédite ven-

lui faire ?
e mit à pleu-
ue, répétait-il.
t était inutile.
oir jamais at-

jeta contre le
ots, dans son

vingt-six sous...
ant le jour, je
endant la nuit.
ec des cordes.
it se plaindre.
e redoubler les
fice, debout
tait dans l'im-
ir et d'avancer

le avec un rire
es rentes !
e lit et presque
er. La bougie
ambre. Char-
as.

ura le supplice.
entôt la fatigue
mir. Mais com-
erdait la notion
it sur lui-même,
es bras, de ses
ient, le réveil-
sachant pas ce

leurant.
supplice, quand
e, même réveil

brutal. C'est une odieuse torture que le sommeil ainsi rendu impossible.

La Berlaude dormait toujours.

Tout à coup Charlot se glisse hors des chiffons. Il s'est enfin réchauffé un peu. Ses joues sont moins enflammées. Il ne grelotte plus. Il rampe jusqu'à une table, saisit un couteau et revient vers Criquet. Il coupera les cordes et l'infirmier viendra dormir. La Berlaude ne se réveillera que le lendemain, sans doute, et ne se souviendra pas.

Déjà il a commencé à scier les liens qui entrent les pieds, quand soudain la Berlaude se penche.

— Ah! ah! dit-elle en ricanant. Voilà comme on m'obéit.

Elle roule au bas de son lit sur Charlot qui ne pousse même pas un cri. Par instinct, il a poussé le couteau sous le lit. Il a bien fait, car l'horrible femme, si elle avait rencontré l'arme dans sa main, eût tué l'enfant peut-être ! Elle le frappe de ses poings fermés, durs comme du fer. Elle lui fend la lèvre supérieure, lui balafré le front, tuméfie les yeux, lui ouvre le crâne d'un dernier coup...

Et harassée à force d'avoir frappé elle s'endort auprès de Charlot évanoui et couvert de sang... aux pieds même de Criquet dont les dents s'entrechoquent d'effroi, dont les regards brillent d'une sauvage et impuissante colère !

La Berlaude dort ainsi jusqu'au matin.

Vers six heures elle se soulève, Charlot, assis la regarde. Criquet, livide, est mort de fatigue. Il est haletant. Un souffle rauque sort de sa poitrine. Ses yeux sont injectés de sang.

Elle hausse les épaules et le détache.

— Je t'en prépare autant pour ce soir si tu ne me rapporte pas cent sous, dit-elle... C'est compris ?

— C'est compris, la viogue, murmura sourdement l'infirmier.

Et la dernière corde dénouée, il roule sans force auprès de Charlot.

Elle sort sans se retourner, sans plus s'occuper d'eux. Mais elle ferme, du dehors, la porte de la clef et met la clef dans la poche de son tablier. Elle rentrera dans un quart d'heure, après qu'elle aura bu de l'eau-de-vie pour se donner du ton, chez le mastroquet.

Criquet, étendu sur le dos, dit faiblement, sans bouger :

— Ecoute, Charlot, c'est trop, c'est trop, moi, je ne peux plus...

Charlot a trouvé de l'eau et essuie le sang qui couvre sa face.

— Viens près de moi, Charlot, pour que je ne parle pas trop haut.

Charlot s'approche et se met à genoux.

— Tu veux quelque chose ?

— Je veux partir d'ici... La viogue nous tuera tous les deux si nous restons. Consens-tu à me suivre ?

— Oui, oui... J'ai trop peur d'elle à présent, dit le petit.

— Nous vivrons comme nous pourrons. Nous ne nous quitterons jamais, Charlot, nous mendierons ensemble... au moins, personne ne nous fera plus de mal...

— Oui, oui, Criquet, il faut partir !

— Alors, tout de suite, vois-tu, parce que les mendigos vont venir te chercher. Moi, il va falloir aussi que je m'en aille. Et elle me tuerait ce soir si je ne lui donnais pas ce qu'elle me demande... Tout de suite, Charlot, tout de suite.

— Je veux bien, Criquet, fait docilement l'enfant.

Criquet se lève péniblement.

L'idée de cette fuite, l'espoir d'échapper, enfin, une bonne fois, aux cruautés de la Berlaude, lui rend des forces.

Il finit par se tenir debout.

— Dépêchons-nous.

— La porte est fermée !...

— Nous avons ouvert l'autre fois celle de madame Juliette, nous ouvrirons bien celle-ci. Tiens, voilà une pince !

Et ils réunirent tous leurs efforts. Et l'épouvante qu'ils ont de la Berlaude décuple leur vigueur. Et la porte se disjoint, craque, s'ouvre. C'est la liberté !...

Ils écoutent... La maison est emplie de voix, de bruit de querelles.

La Berlaude est toujours absente.

Les voici dans la cour... Ils regardent, épouvantés... Mais la Berlaude n'est pas là non plus.

Ils sortent doucement. Ils font exprès de marcher le plus lentement possible afin de n'exciter aucun soupçon parmi les gens qui les aperçoivent.

Et les voici maintenant dans la rue.

La pluie de la veille a cessé pendant la nuit. Il ne fait plus de vent non plus. Le soleil s'est levé radieux dans un ciel pur qui promet une magnifique journée de printemps...

— A présent, dit Criquet, sauveons-nous !

Et ils prennent leur course, le tout petit et l'inyme, se tenant par la main, pour ne pas se perdre, et courant le plus vite qu'ils peuvent...

VI

Ils coururent longtemps, sans s'arrêter, afin de mettre le plus d'espace possible entre eux et la Berlaude. Ils s'arrêtent, essoufflés, auprès du pont Saint-Michel. Là, une vieille marchande débite du lait chaud et du café — le « petit noir » à deux sous la tasse.

Les enfants se sont compris d'un coup d'œil. Ils retirent chacun deux sous d'un coin bien caché de leurs pauvres vêtements. La vieille leur verse un petit noir qu'ils absorbent goulûmement.

Puis ils traversent le pont, suivent les quais vers le Pont-Neuf et se dirigent vers les Halles.

Les voilà devenus vagabonds, les voilà livrés sans défense, à la grande vie du hasard, abandonnés à leurs instincts qui feront d'eux plus tard des hommes honnêtes ou des criminels.

Mais ils sont jeunes ; Charlot, surtout, n'a pas encore compris les exemples vicieux des bas-fonds où il a été élevé ; aucun mauvais et dangereux souvenir ne s'est imprégné sur son âme naturellement aimante et droite.

Criquet, lui, a déjà vu beaucoup de choses. Le malheur et la misère rendent précoces ces enfants. Il faut qu'ils soient bien jeunes pour les trouver innocents, point gâtés.

Où est-il le gamin que les drames et les romans d'autrefois nous ont si souvent représenté ? Où l'avez-vous rencontré, gai, honnête, spirituel, travailleur ?

L'enfance de Paris — l'enfance misérable et abandonnée — est vicieuse et déjà pervertie. Volez-les ces enfants chétifs et blêmes, l'œil en dessous, sournois et méchant, la lèvre prête à l'insulte, à l'ordure, au mot obscène. Volez-les tels qu'ils sont, non pour les accuser, mais pour les plaindre !...

Nous sommes loin, hélas ! du gamin de Paris de jadis et de l'épique Gavroche ! Mais par contre, nous voyons défiler tous les jours, sur les bancs de la cour d'assises, la sinistre cohorte des gamins du Paris moderne, — le gamin fin de siècle, si vous voulez, — et celui-là s'appelle Gélinier et commande aux Cravates vertes. Il s'appelle Maillot, dit le Jaune. Il s'appelle Lemaire, le paricide. Il s'appelle Allorto, chef de bande ; Gamanhut, de sinistre mémoire ; Rouquin, Dutilleul, Chotin, Doré, Berland, etc. Il est légion. Légion d'assassins, car, à l'heure qu'il est, sur dix assassinats, cinq ont pour auteurs des jeunes gens de seize à vingt ans !... Et ces crimes sont commis avec des raffinements de cruauté horribles !...

Cette première journée se passa à mendier pour leur compte. Mais ils eurent soin de parcourir les endroits où ils n'avaient pas la chance de rencontrer les mendiants qui les connaissaient, qui les avaient déjà employés.

La Berlaude devait s'être aperçue de leur fuite. Elle avait dû prévenir aux environs. Sûrement, s'ils étaient rencontrés par un des complices de la mégère, ils seraient reconduits rue de la Parcheminerie... Et là, quelles brutalités les attendaient ?

Ils frissonnaient en y pensant.

— Non, non ! il ne faut pas ! murmura le petit Charlot.

Plutôt que de retourner là, ils étaient prêts à toutes les misères.

La journée fut chaude et douce. Ils gagnèrent de quoi manger, et le soir venu, voulant économiser le plus possible pour parer aux mauvaises recettes, ils couchèrent, rue du Faubourg-Saint-Antoine, au fond d'une cour, dans une voiture de déménagement.

Et au soleil levant, un peu engourdis, mais heureux de ne pas trouver la Berlaude à leur réveil, ils déguerpissaient pour redescendre dans Paris. Mais ce jour-là, il plut tout le temps. Des averses mêlées de grésil, les giboulées de mars...

Le soir, presque rien comme recette.

Criquet entraîna Charlot vers les remparts. Et en rôdant autour des casernes, ils reçurent les restes de gamelle dont leur fit cadeau la bonne humeur charitable de quelques troupiers.

Comme ils avaient froid le soir venu, ils ne voulaient pas coucher comme la veille dans une voiture de déménagement ; Charlot surtout était malade ; Criquet, plus robuste, se serait bien contenté de l'arche d'un pont ou d'un chantier d'une maison en construction, ou même d'un banc d'une promenade publique, mais Charlot n'eût pas résister à une nuit passée ainsi.

Ils usèrent donc leurs derniers sous à aller demander l'hospitalité dans un hôtel de mendiants, rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine. Il y a là tous les soirs une centaine de misérables, couchant les uns près des autres, sur des paillasses étalées en chambres.

Le lendemain, après une nuit pendant laquelle ils dormirent d'un somme jusqu'au matin, ils se retrouvèrent sur le pavé.

Toute la matinée, de très bonne heure, ils rôdèrent aux alentours des usines, des boutiques, des grandes imprimeries, guettant l'entrée et la sortie des ouvriers et récoltant ainsi quelques aumônes.

Du pain sec fut leur repas, et ils burent de l'eau à une fontaine de la rue du Marché-Saint-Honoré.

L'après-midi, ils s'enhardirent à mettre les pieds dans les rues fréquentées qui aboutissent aux grands boulevards. Ils y firent une bonne collecte. La jolie mine douce et souriante de Charlot, l'infirmité de Criquet et sa physionomie drôle, un peu effrontée, attiraient l'attention, excitaient l'intérêt et la pitié.

De plus en plus audacieux, n'ayant jusque-là fait aucune mauvaise rencontre, ils avancèrent jusqu'aux boulevards.

A cinq heures, ils se dirigeaient vers la place de la République, — qui n'était encore que la place du Château-d'Eau, — quand sur le parvis qui fait face au théâtre de l'Ambigu, au moment où ils longeaient la rue de Bondy, une femme de haute taille, misérablement vêtue, très maigre, bondit sur eux, tout à coup et les saisit par le bras.

C'était la Berlaude — la Berlaude, blême de rage — dont les lèvres tremblaient et qui, sans qu'un mot vint sombre son silence terrible, les entraîna...

(A suivre.)

LA GLACE

Nouvelle.

J'étais en voyage à l'étranger, et sans nouvelles de Paris, lorsqu'un jour, en parcourant distrairement un journal français, mes regards tombèrent sur le *Fait divers* que voici :

« Jacques d'Artois, le bon poète aimé de tout Paris lettré et artistique, vient d'entrer dans la maison de santé du docteur X... Fatigué par un trop grand surmenage intellectuel, très éprouvé par un récent chagrin, il va reprendre pendant quelques semaines de repos, les forces nécessaires pour nous donner bientôt de nouveaux chefs-d'œuvre. »

Cette note me fit peine. J'étais lié avec Jacques d'une étroite amitié, et rien de ce qui le touchait ne pouvait me laisser indifférent. À travers les euphémismes courtois de l'entrefilet, il était facile de discerner la vérité. Jacques d'Artois était devenu fou. Le nom du docteur X... et de la maison de santé ne laissait aucun doute à cet égard. Et pourtant rien dans la vie, dans la conduite antérieure de mon pauvre ami ne paraissait de nature à expliquer une aussi lugubre fin. Et ce violent chagrin, quel pouvait-il être ?

Je savais Jacques très lié avec une femme exquise et charmante, d'une admirable intelligence, d'une rare beauté, qu'on appelait son Egérie, qu'il appelait sa Muse et qui tenait dans sa vie toute la place qu'une âme occupe chez un être qui ne vit que par l'âme. Est-ce de ce côté qu'était venu le chagrin, et quel genre de chagrin ?

J'abrégeai mon voyage le plus possible, et aussitôt de retour à Paris, je m'informai. On m'apprit que l'amie du poète était morte, emportée par un mal presque foudroyant, et que la raison de l'écrivain avait sombré dans le naufrage de son bonheur et de son amour. Cher Jacques ! si sensible, si profondément aimant, si poète jusque dans son adoration pour celle qu'il aimait et qui était digne d'être aimée de lui ! Combien il avait dû souffrir, combien la vie devait lui paraître désormais vide et morne !

Deux jours après mon retour, je me rendis à la maison du Dr X... C'était à Auteuil, dans un quartier tranquille et souriant, un grand et beau parc avec des pelouses en velours vert, piquetées de marguerites, avec de belles allées tournantes ombragées de vieux arbres. En traversant le jardin pour gagner le pavillon blanc, à terrasses bordées de balustres, qu'on apercevait à travers les branches, je croisai quelques personnes : des groupes de deux ou trois messieurs, causant en se promenant paisiblement ; d'autres, solitaires, un livre à la main. Tous me saluèrent très poliment. Cela ne sentait en rien la maison des fous, la geôle, la prison. Personne ne se roulait par terre, personne ne gesticulait en s'arrachant les cheveux, pas de cris, pas d'yeux hagards. On aurait dit une de ces maisons de retraite où de bons bourgeois viennent couler sans tourments leurs dernières années.

Et pourtant ces gens étaient des fous ! Comment trouverai-je mon ami Jacques ? Comme ceux-ci ou comme ceux des cabanons de Bicêtre ?

... Jacques vint à moi, la main tendue, un bon sourire aux lèvres :

— Eh bien, mon vieux, te voilà revenu de ton grand voyage ! Assieds-toi, et raconte-moi tes aventures. Et d'abord comment vas-tu ?

Rien n'était changé, ni dans sa voix, ni dans ses manières franches et ouvertes, tout comme autrefois. Ses yeux noirs avaient peut-être un feu un peu plus vif, mais il n'y avait là rien d'inquiétant ni d'étrange.

Nous causâmes longtemps, avec notre ordinaire abandon. Nous parlâmes de cette Italie que je venais de parcourir et qu'il connaissait à fond. Je

retrouvai son même enthousiasme pour le beau, pour cette patrie des belles choses et de la belle nature.

Et tout en l'écoutant ou en lui parlant, je l'observais à la dérobée. Et bien, non, rien ne paraissait qui pût justifier son internement. Plus je restais avec lui, plus j'avais l'intuition d'une de ces grosses erreurs médicales dont on voit le récit dont on voit le récit dans les faits divers. — Décidément me dis-je, la Faculté n'en fait jamais d'autres. On aura pris l'expression d'une très profonde douleur pour de la folie ! Je parierais que le médecin qui a signé le certificat d'aliénation mentale est plus fou que le pseudo-malade.

Je remarquai que Jacques avait la main gauche emmaillotée d'un linge et à la figure une cicatrice récemment fermée. Sur le moment je n'y attribuai pas grande importance.

Au bout de deux heures de bonne et intime causerie, où le bons sens et la hauteur de vues de mon ami ne se démentirent pas un instant, je me disposai à prendre congé, bien convaincu qu'il n'était pas plus fou que moi, et décidé à faire, dès le lendemain, les démarches nécessaires pour l'arracher à l'asile où il n'aurait jamais dû entrer.

Je ne sais pourquoi, mais au moment de lui servir la main, je lui demandai s'il était blessé et pourquoi sa main gauche était enveloppée.

Un nuage passa sur son front. Ses regards vacillèrent une seconde.

— Ah ! me dit-il, c'est que tu ne sais pas, j'ai eu beaucoup de chagrin depuis ton départ. Alice est morte.

— Oui, fit-il en se parlant à lui-même, oui, elle est même morte deux fois, et la seconde fois, c'est moi qui l'ai tuée...

Je vis tout de suite que je venais de faire vibrer la corde dangereuse.

— Figure-toi, continua Jacques, que lorsque Alice eut été emportée en quelques jours, malgré mes soins, malgré mes larmes et mes supplications, j'eus un désespoir affreux. Il me sembla que tout s'était écroulé autour de moi, et que je restais, seul, tout seul, sur les ruines de l'univers. Oh ! ce fut atroce, et j'aurais certainement succombé, sans une circonstance qui va te paraître incroyable, mais qui pourtant est vraie.

Le jour même où nous l'avions conduite... là-bas, je me rendis dans sa chambre pour revoir les objets qui lui étaient chers, et prendre diverses dispositions. Il y avait là, notamment la grande armoire à glace, devant laquelle elle se regardait d'habitude. Je poussai tout à coup un grand cri, et reculai, bouleversé. Elle était dans la glace, la glace comprends-tu bien, la glace avait gardé son image ! Te dire ma joie à cette découverte, c'est chose impossible ! O ciel ! Je ne l'avais pas perdue tout à fait ! Je la retrouvais encore, elle était là, je la verrais, je lui parlerais tous les jours, et ses regards me répondraient, sinon sa voix !

A partir de ce moment, je fis porter ma table près de cette armoire et m'y installai pour travailler. Mais je ne pouvais pas travailler. L'image chérie m'attirait invinciblement. Un jour, n'y tenant plus, je me précipitai vers elle pour l'étreindre de mes bras, pour la couvrir de mes caresses. Ah ! l'horrible chose ! Un fracas épouvantable, du sang, des cris !... Je roulaï sur le parquet, au milieu des débris de la glace, des débris de mon bonheur... J'avais tué Alice, ce qui restait d'Alice !...

— Mon pauvre ami !

— Oh mais, attends, attends, ce n'est pas fini, s'écria Jacques avec un triomphant éclat de rire qui me fit passer dans tout le corps un dououreux frisson ! Viens voir ceci.

Il m'amena près d'une table sur laquelle était posé un large écrin. Il l'ouvrit avec précaution, et en sortit une de ces glaces à trois pans, formant tryptique, qui permet de se voir à la fois de face et de profil.

Sa main tremblait pendant qu'il se disposait à la mettre sur la table.

— Vois-tu, me dit-il, dans une sorte d'extase, vois-tu bien ? Elle est là, la voilà ! La voilà, avec son sourire en qui réside toute grâce, avec ses yeux au fond desquels on lui voit l'âme, avec ce profil si fin, si délicat, qui tant de fois m'a fait regretter n'être que poète, et de n'être pas peintre ! Cette glace devant laquelle chaque jour elle arrangeait ses cheveux, ses cheveux noirs fins comme la plus fine soie, cette glace elle aussi a gardé son image, l'a gardée elle-même. Et, sais-tu bien, ajouta-t-il en me regardant d'un air égaré, elle en sortira un jour ; je le sens, je le sais, et elle viendra à moi, et je la retrouverai telle qu'autrefois !

De nouveau il poussa cet éclat de rire qui me faisait tant de mal.

— C'est merveilleux, dit le malheureux, qu'une simple glace ait eu la puissance de retenir un être aimé ? Il faut qu'il y ait dans l'amour une force bien irrésistible, pour l'empêcher de disparaître, une force plus forte que la mort ! Tu crois peut-être que je suis fou ? Moi-même je le crois, si je ne voyais pas ce que je vois. Regarde, regarde toi-même. Tu la vois n'est-ce pas ?

Je pensai qu'il était cruel, dangereux peut-être de le détromper. J'affirmai tout ce qu'il voulut et je le laissai ravi, enchanté, attendant l'heure où il plairait au destin que sa bien-aimée sortît de sa prison de verre.

* * *

En sortant, je rencontrais le Docteur X.

— Votre ami, me dit-il, est gravement atteint.

— J'en ai douté un moment. Mais notre conversation, d'abord très sensée, a pris une telle tournure que le doute n'est plus possible.

— Il en sera ainsi pendant quelque temps encore. Mais ce cas n'est pas de ceux qui échappent au pouvoir de la science. Avec des soins, du repos, un traitement rationnel nous arriverons, j'en ai la conviction, à le tirer de là, à le guérir...

— Ah, de grâce, docteur, de grâce, ne le guérissez pas ! Laissez-lui son rêve, laissez-lui la seule chose qui rende la vie acceptable et possible, l'Illusion !

JEAN BETROT.



LES LÈVRES

Pures comme une aube de Mai
Sont vos chastes lèvres mi-closes.

Beaux chérubins roses !

Pures comme une aube de Mai...

Ardentes comme un jour d'été
Sont vos rouges lèvres joyeuses,

Folles amoureuses !

Ardentes comme un jour d'été...

Mauves comme un soir automnal
Sont vos pâles lèvres tremblantes,

Aïeules dolentes !

Mauves comme un soir automnal...

Blêmes comme une nuit d'hiver
Sont vos pauvres lèvres glacées,

Chères trépassées !

Blêmes comme une nuit d'hiver...

Rosemonde ROSTAND.

PENSÉES

Ne soyons, ni trop rivés à la terre, ni trop perdus dans les nuages : regardons en haut, mais sans perdre pied.

Tant de gens trouvent la vie courte et les heures longues !

EDITEURS : GLASSON FRÈRES, BULLE